

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 59 (1921)
Heft: 23

Artikel: Discussion sur le féminisme
Autor: Marcel, André
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-216452>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



L'INJUSTE MILIEU

E samedi-là, au Café du Cercle, la soirée n'avait pas eu le calme et l'aménité ordinaires. Elle avait mal débuté, d'ailleurs.

Bouju, le pharmacien, était venu avec un fort retard et avait trouvé, l'attendant, moroses, le notaire Rigoin, que sa sciatique taquinait et M. Badaud dont la digestion ne se faisait jamais sans une difficulté, facteur de mélancolie.

Et puis, pas de quatrième à la manille; Duplaz étant à un souper de noce. On joua, pourtant, à trois, mais la partie trainait, languissait : le cœur n'y était pas.

— Trois cents francs ?

— Pas possible !

— Et il aurait pu l'avoir pour presque rien.

— Oui... mais quand la vanité s'en mêle !

— Allons ! Messieurs, jouons-nous, oui ou non ?

— Quarante-six... ?

— Sept... ?

— Huit... ?

Et, cahin-caha, la manille dispensait généreusement ses félicités à ses trois adeptes, MM. Rigoin, Bouju et Badaud, notables Collignonais.

Somme toute, cela aurait encore assez bien été, mais... mais quelqu'un troubla la fête.

— Permettez, Messieurs ?

— Faites seulement.

C'était le vieux Lanoz, le savetier, qui venait de prendre place à la table rituelle.

Un bon type, ce Lanoz ! Pas méchant pour un marravidis, doux et serviable à son ordinaire, mais professant des idées politiques un peu... comment dire ? Originales, comme les qualifiait M. Badaud ? Avancées, ainsi que le déclarait Bouju ? Ou nettement subversives, d'après Rigoin ? Je ne sais.

En fait, Lanoz pratiquait un doux socialisme, génaireux, un peu mystique et surtout résolument contradictoire en ses différents programmes; et — je vous dis que c'est un bon type ! — ne cherchait jamais à convaincre quiconque et ne parlait jamais de son dada.

Jamais... De sang-froid !...

De sang-froid, car, un peu « lancé », le tape-se-melle devenait un tribun farouche, vitupérait, anathématisait, vaticinait, divaguait en périodes d'un lyrisme échevelé, rythmées aux à-coups d'un hoquet tenace et récalcitrant et qui eût été visible s'il n'avait été immensément énervant en sa régularité et sa persistance.

Ce soir-là, Lanoz avait l'œil brillant et l'on pressentait imminent son hoquet que faisaient attendre de molles et annonciatrices éruption.

Dès qu'il fut assis, il fut clair que manoches et manillons n'avaient qu'à rejoindre ces lunes désuètes qu'on ne revoit pas et dont on ne parle jamais.

Et la question sociale, dans son horreur, sévit. On y pataugea. On s'y enlabyrintha. Calmement, d'abord; puis le diapason se haussa d'un ton, d'un autre et, une octave escaladée, on en vint aux personnalités, de moins en moins discrètes et de plus en plus cinglantes.

Pourquoi le paisible et tendre M. Badaud fut-il, ce soir, particulièrement enguirlandé et cloué au hoquetant pilori où le ligotait l'éloquence de Lanoz ? Mystère et logique de conférencier d'estaminet d'ébrieux et grandiloquent. Il fut argumenté « ad hominem ».

La mévente, la vie chère, le chômage, ces hideux produits du capitalisme ? A qui la faute ?

*A M. Badaud, c'est clair.

L'Allemagne ne règle pas l'addition ? Pourquoi ? Si M. Badaud avait voulu !...

C'est tout juste si Lanoz admettait qu'il n'avait été pour rien dans le déluge, non plus que dans la perte du jardin d'Eden... Et encore !... ho... si on raisonnait... ho... au fond des... ho... choses...

En concluant, Lanoz le déclara : dégénéré, repu, vendu, et, comble des combles, triste rebut d'une époque abâtardie, veule et mochissime.

— Mais...

— Il n'y a pas de mais... ho... et pourquoi, tout ça ?... ho... parce que vous êtes un bourgeois... ho... un de ces bourgeois qui se prennent pour des dieux et qui... ho... et qui, dans leur incon... ho... science croient avoir semé eux-mêmes... ho... la cuisse de Jupiter. Mais vous ne nous êtes pas tant supérieurs, messieurs les bourgeois... ho...

Passons sur la suite.

M. Badaud, navré, un peu honteux sans savoir pourquoi, se leva et sortit, les mains amies distraitement serrées et ayant oublié de saluer la maman Sobliger et Ida, laquelle en conçut chagrin, rancune et dépit.

II

Les jours d'orage moral et tout, pour lui, était prétexte à des « tempêtes sous un crâne », M. Badaud faisait le tour de ville pour détendre ses nerfs et reprendre ses esprits. Ce soir-là, n'eût été une averse imminente, il l'eût fait plutôt deux fois qu'une. Mais il avait un chapeau neuf et n'avait pas de parapluie. Il regagna directement, mais lentement ses pénates.

Mme Badaud, née — l'avons-nous dit ? — de Branlebaz, n'était point encore au lit, et selon son habitude, se trouvait de fort méchante humeur.

La cuisinière venait de donner son congé et pour Mme Badaud, un changement de domestique avait le même effet, quoique sur d'autres frais, que pour Lanoz, le petit blanc, l'œil humide et le hoquet insistant.

M. Badaud fut mal reçu. La chose était connue. Mais il était bougon, triste et las de l'Algarade reçue au Cercle. Il regimba. Son impatience ouvrit la vanne, la grande, celle aux griefs, aux reproches, aux rancunes. Et il y en avait, semble-t-il, car ce fut une cataracte.

Pouvait-on rentrer à ces heures !... Après avoir passé la soirée à « godailler » et à jouer cette inépte manille !... Et, à la maison, naturellement, on prend un air bougon, on fait la tête !

— Ah ! si j'avais su !...

Quoi donc, chère madame ? Et qu'auriez-vous fait, si vous aviez su ?

— Mais, chère amie ?...

— Il n'y a pas de chère amie ! Quand je pense...

Cette pensée que Mme Badaud ne dit pas lui donna la matière d'un discours, sans hoquet, il est vrai, mais amer, violent, acerbe, parfaitement injuste, d'ailleurs, et qui se terminait par cette réflexion :

— J'aurais dû m'y attendre, mon cher, c'est ma faute. Vous êtes si mesquin, si petit, si plat... Tenez ! Vous n'êtes qu'un bourgeois ! Un vulgaire bourgeois !

— Nom de... étonna M. Badaud, reprenant son chapeau, et il sortit.

* * *

Les jours d'orage moral, et tout, pour lui, était prétexte... Ah ! nous l'avons déjà dit...

M. Badaud sortit donc et, malgré la pluie, fit le tour de ville, remâchant : Bourgeois... bourgeois !... avec les intentions et les intonations si autres qu'avaient eues Lanoz et sa femme, et il se prit à réfléchir.

Il ne comprit pas et se sentit l'âme triste infiniment. S'il ne pleura pas, c'est d'abord qu'il n'y pensa pas et parce que, s'avisant n'avoir pas salué Ida au sortir du Cercle, il entrevit le prétexte à un apéritif pour le lendemain.

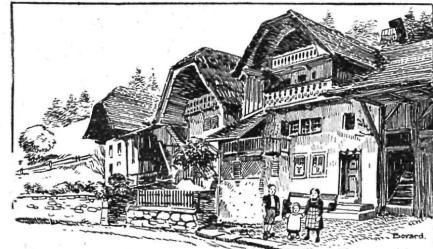
Ce qui est toujours d'une grande consolation.

C. Amstein.

Naturellement. — Avez-vous visité notre musée archéologique ? demanda M. G. à Mme Euphémie.

— Non, et je ne tiens pas à le voir; ma cousine, qui y a été, m'a assuré qu'il n'y avait que des vieilleries.

Purgez-vous. — Mme Pétronille était indisposée et le médecin lui avait prescrit des pillules, en lui disant : « Vous en prendrez deux ou trois chaque jour à votre commodité. » Le lecteur rirait de bon cœur, si je lui disais où Mme Pétronille allait s'installer pour prendre son remède.



DISCUSSION SUR LE FÉMINISME

A Mesdemoiselles A. Deschenaux et J. Bösch.

Vive le train ! dans un wagon

On déniche l'occasion

D'ouvrir un groupe qui discute,

D'assister à quelque dispute.

On voit toutes sortes de gens :

Des idiots, des intelligents ;

Les premiers bavent des bêtises,

Les autres disent des sottises,

On s'amuse royalement

A les écouter un moment :

Leur bavardage désennuie.

Sur le bord du banc l'on s'appuie,

On prête, sans en avoir l'air,

L'oreille à ces propos en l'air,

Et, prenant une mine piète,

On regarde par la fenêtre.

Or, l'autre jour, j'étais ainsi,

Et même je m'étais noirci

En m'accoudant à la fenêtre.

Vous allez me gronder peut-être :

Je lorgnais deux ou trois messieurs ;

Ils s'échauffaient à qui mieux mieux,

Déblatérant contre les femmes.

A leur côté gisaient... des dames

Qui sans montrer le moindre émoi

Sous cape riaient comme moi,

Se payaient gentiment la tête

Du trio colérique et bête.

Tous trois criaient comme des sourds,

Je vous transmets leur grand discours

Qui traitait du vote des femmes,

Sujet troubant pour bien des âmes.

Le premier dit en se mouchant :

« Pardon », puis il dit en crachant :

« Excusez », puis il dit : « J'estime

Que ce serait vraiment un crime

A l'égard de notre canton,

Envers la Confédération

Que la femme ait le droit de voter.

Nous voulons vivre côté à côté,

Mais garder notre autorité

Et notre entière liberté.

Donc que la mère de famille,

La très jeune et la vieille fille

Soient soumises, ne fassent pas

De politique, mais des bas,

Qu'elles s'occupent du ménage,

Des enfants, du débarbouillage !

Le deuxième s'écria : « Moi,

J'ai la même opinion que toi.

Imagines-tu ma Fanchette

Se transformer en suffragette,

Fourrer le dimanche matin

Au fond de l'urne un bulletin ?

Il faut savoir son droit civique

Pour saisir notre politique,

Dévorer des journaux par tas !

Ma « moitié » ne les lirait pas.

Elle m'a confié, du reste,

Que les poux, le scrat, la peste

Lui font également horreur,

Et que pour elle le bonheur

Consiste à laver la cuisine

En causant avec la voisine, »

Le troisième lâcha ces mots :

« Chers amis, vous devenez sots.

D'abord pas n'est besoin de lire

Le droit civique pour écrire

Cinq lettres sur un bulletin,
Donc, François, tu n'es qu'un crétin.
Il n'est pas nécessaire ensuite
De laisser son esprit en fuite
Parcourir longtemps le journal;
François, tu n'es qu'un animal.
Comme tant d'autres, mon bonhomme,
Pour voter tu ne fais en somme
Que te renseigner vaguement,
Tu n'acquires aucun jugement,
Car, une minute écoulée,
Ta feuille reste immaculée!»

Les deux compagnons furieux
Serraient les poings, fermaient les yeux.
Le beau parleur reprit : « Je trouve
Mauvais le besoin qu'on éprouve
D'avoir sur tout la haute main,
D'être son propre souverain,
De rabaisser le sexe aimable;
Cette manie est condamnable.
Pourquoi nous dévoiler jalou ?
Sans la femme, que serions-nous ?
De la Suisse elle est digne, il semble ;
Si nous espérons vivre ensemble
Soyons moins chiches, moins étrôts
Et distribuons-lui des droits ;
Celui de voter, tout de suite,
Car cet ange enfin le mérite. »
L'idée était fort peu du goût
D'Adrien. Il se mit debout,
Débita superbe d'emphase
D'un seul trait cette noble phrase :
« Tu flanges les pieds dans le plot,
Avouge, songe que l'Etat
Conduit par le sexe débile
Devient plus fort, imbécile !
Et nous ramperions sous le joug... »
A son tour Guillaume est debout :
« C'est faux ! clame-t-il, au contraire
Le pouvoir serait moins austère. »
« D'ailleurs, pourquoi s'asticoter ?
La femme ne veut pas voter. »
Rôle François. — « Tu perds la tête ! »
« Insensé ! » « Fou toi-même ! » « Bête ! »

La querelle s'envenimait,
Et par des jurons s'exprimait.
François se tournant vers les dames :
« Et vous, sur le vote des femmes
Votre avis confessez-le moi. »
L'une alors murmura : « Ma foi,
L'Home sapiens serait plus sage
A propos du droit de suffrage
De vérifier notre opinion
En nous posant une question :
« Rejetez-vous ce droit de vote ? »
Il l'apprendrait alors. » — « Idiot ! »
Pensa François. Guillaume dit :
« Madame, je suis interdit,
Vous résolutes le problème ! »
« Pourtant on discute quand même ! »

André MARCEL.



LA CATHÉDRALE

Croquis lausannois.

Ils étaient deux, assis sur le bord du chemin, entre la Rosiaz et Belmont, jambes dans le fossé et tournant le dos aux passants; deux de la place de la Riponne — Poulard et Mottu, — de ceux qui attendent l'aubaine, groupés à l'angle de cette place, philosophiquement. Le soleil de juin les avait attirés hors de la ville. Et aussi le dépit. La vie, féellement, devenait trop difficile à Lausanne. Les gens serreraient les cordons de la bourse. Pas le sou. Pas même de quoi boire un misérable petit verre. Rien. De temps à autre, un bon de pain. C'est ça qui passe la soif. Et, depuis quelques semaines, on ne sait pourquoi — est-ce qu'on sait jamais le pourquoi des choses ? —

la police traquait sans merci les mendiants, surtout ceux du pays, les vieux de la vieille. Le petit commerce de papeterie ou de poudre à polir ne rendait plus. Les agents se méfiaient du truc. Même l'agent Bolomey, un bon type pourtant. Eh bien, Bolomey déclarait ne « plus marcher ». La veille il avait arrêté Poulard, malgré les crayons et les plumes exhibés par le bonhomme, qui affirmait énergiquement l'authenticité de son négoce.

— Mais quand je vous dis que je vends. Tenez, regardez ma boîte. C'est pas de la frime. J'ai acheté ça chez Robert, sur la place de la Palud.

Bolomey, encore une fois, ne « marchait plus ». Il n'y a pas d'homme plus entêté qu'un agent de police soupçonnant une duperie. Impossible de le convaincre. Ni preuves, ni témoins n'y parviennent. Poulard le savait. Il se vit mal en point. Cependant, connaissant par cœur son Bolomey, il le prit par les sentiments.

— Vous ne voudriez pas me faire des histoires pour avoir vendu des crayons. Faut être raisonnable. Voyons. Vous savez bien que je suis malade, monsieur Bolomey.

Il boitait de la jambe gauche à la suite d'une chute.

— Y a assez longtemps que tu me la fais. C'est trop vieux. Dépêche-toi de filer ou bien : route, dedans ! Compris ?

Compris ? Bien sûr que Poulard avait compris. Tout de même, il la trouvait raide. Pour une fois que le commerce allait passablement. — Quarante-cinq centimes de recette en vingt minutes, rue Halldimand — fallait-il que ce Bolomey y vint mettre le nez ?

— Pas moyen de vivre, alors ?

Et, de colère, Poulard but ses neuf sous au *Bras d'Acier*, où il revendait pour un petit verre, le solde de sa marchandise : onze crayons, douze becs de plume. Puis indigné contre l'injustice des hommes et la tyrannie de la police, il seconna la poussière de ses espadrilles, jurant d'abandonner la Riponne, le *Bras d'Acier*, le négoce et toutes les jouissances de la vie citadine. Un intime, Mottu, dit « Dodo », approuva ce geste et se déclara prêt à suivre Poulard au bout du monde ; oui, au bout du monde.

— Même moins loin, observa quelqu'un.

Mottu répliqua par cette assertion lapidaire :

— Y a du pain partout !

Poulard surenchérit :

— Sûr qu'il y en a partout. S'ils croient qu'on ne peut pas boulotter ailleurs qu'à « Loseno ». Ben ! alors !... Tu en es, Dodo ?

— Un peu, que j'en suis.

Et ils étaient partis, d'un bon pas, tandis que les camarades, sceptiques, souriaient. L'un d'eux cria : — Vous enverrez des cartes postales.

— Salut, Poulard ! Si on ne te revoit pas, on t'a assez vu.

— Mais ni Poulard, ni Dodo ne daignèrent répondre à ce si ridicules plaisanteries.

* * *

Et maintenant, déjà fatigués, — leurs jambes, désaccoutumées de la marche, refusaient le service, — ils révassaient en regardant le vignoble, le lac, les montagnes, tout ce pays familier. Peut-être ne sentaient-ils pas la beauté de ces choses, mais ils les aimaient pour les avoir toujours vues.

Mottu demanda :

— Ousqu'on veut aller ?

Poulard haussa les épaules, indifférent. Il avait ramené ses talons tout contre lui, et tenait ses deux jambes embrassées, tandis que, le menton appuyé sur les genoux, il clignotait des yeux, comme un chat que la lumière taquine. Et, cependant, il ne ressemblait guère à un matou, avec son nez long et pointu, son poil roux, moustache et barbe, ses cheveux mal peignés et grisonnans. Plutôt un profil de fouine.

— Pourtant, insista Mottu, faudrait se décider.

L'autre eut encore un geste d'insouciance. Se décider ? Pourquoi ? Il n'y a que les fous qui se décident. Un homme raisonnable se laisse vivre, tout simplement, au hasard des contingences. Or, Poulard, en ce domaine, était un homme raisonnable. Mottu, par contre, tenait à acquérir une certitude, fût-elle momentanée. Petit, rondelet, avec une figure plate, un nez plat, des cheveux plats, une moustache noire, écrasée en virgules, comme avec un bouchon

noirci, il ouvrait très grands ses yeux louches pour bien marquer son désir de renseignement.

— Il faut pourtant savoir où on va. On peut pas marcher comme les aveugles. Faut « roupiller » quelque part.

Poulard leva son nez pointu.

— On dort où on est, prononça-t-il d'un ton sentencieux.

— Parbleu, je pense bien, mais...

Une automobile passa, laissant échapper une abominable fumée de benzine.

— Pouah ! C'est pas à « Loseno » qu'ils oseraient faire ça, grogna Poulard.

— Sûr que non.

(A suivre.)

SAM DE PULLY.

LES SPECTACLES

ROYAL BIOGRAPH. — *Anne Boleyn*, cette œuvre formidable qui passera du vendredi 3 au jeudi 9 inclus, en matinée et en soirée, au Royal Biograph, est un des plus beaux, des plus considérables monuments que le cinéma ait jamais réalisés. *Anne Boleyn*, aux prix d'efforts inouïs, de dépenses considérables, d'un labeur acharné des metteurs en scène, d'artistes, permet d'embrasser, de reconstituer une partie de l'histoire, donnant au monde, en même temps qu'un spectacle émouvant, une leçon pleine de grandeur et de noblesse. Un arrangement musical spécial interprété par un orchestre de 7 musiciens, accompagne ce merveilleux film. Dimanche 5, deux matinées à 14 h. 30 et 16 h. 30.



ASSOCIATION DES VAUDOISES

Reprise des répétitions du *Chœur des Vaudoises* de Lausanne lundi 6 juin.

Royal Biograph

Place Centrale - LAUSANNE - Téléphone 29.39

Du Vendredi 3 au Jeudi 9 juin

Dimanche mai 5 : 2 Matinées à 2 1/2 h. et 4 1/2 h.

PROGRAMME DE GRAND GALA

Une œuvre artistique de tout premier ordre

ANNE BOLEYN

Gigantesque reconstitution en 6 actes
du règne sanglantd'Henri VIII
d'Angleterredit le Roi « Barbe-Bleue »
Interprétation hors pair. — Figuration monstrueuse.
Mise en scène grandiose.Arrangement musical spécial
interprété par un orchestre de 7 musiciens.

Avis important. — Vu l'importance du programme, le spectacle commencera à 8 h. 30 précises.

PHOTOGRAPHIE ARTISTIQUE
PHOTO-PALACE - LAUSANNE

1, Rue Richard

Rue Richard,

Vermouth NOBLESSE
DÉLICIEUSE GOURMANDISE

SE BOIT GLACE G. 162 L.

Rédaction : Julien Monnet et Victor FAVRAT.
J. Monnet, édit. resp.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.